

Fidélité et IMAV présentent en association avec Wild Bunch

VALÉRIE LEMERCIER

KAD MERAD

SANDRINE KIBERLAIN

Le Petit Nicolas

UN FILM DE LAURENT TIRARD

D'APRÈS L'ŒUVRE DE RENÉ GOSCINNY ET JEAN-JACQUES SEMPÉ

Avec

François-Xavier Demaison, Michel Duchaussoy, Daniel Prévost, Michel Galabru,
Anémone, François Damiens, Louise Bourgoïn

Image : 1.85 / Son : Dolby SRD DTS / Durée : 1h30 / Visa : 118.706

SORTIE : 30 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION

WILD BUNCH DISTRIBUTION

99, rue de la Verrerie - 75004 Paris

Tél. : 01 53 10 42 50

distribution@wildbunch.eu

www.wildbunch-distribution.com

PRESSE

BCG

Myriam Bruguière - Olivier Guigues - Thomas Percy

23, rue Malar - 75007 Paris

Tél. : 01 45 51 13 00

bcpresse@wanadoo.fr

Les photos et le dossier de presse sont téléchargeables sur le site du film :

www.lepetitnicolas-lefilm.com

Synopsis

Nicolas mène une existence paisible. Il a des parents qui l'aiment, une bande de chouettes copains avec lesquels il s'amuse bien, et il n'a pas du tout envie que ça change...

Mais un jour, Nicolas surprend une conversation entre ses parents qui lui laisse penser que sa mère est enceinte. Il panique alors et imagine le pire : bientôt un petit frère sera là, qui prendra tellement de place que ses parents ne s'occuperont plus de lui, et qu'ils finiront même par l'abandonner dans la forêt comme le Petit Poucet...

**Rencontre avec
LAURENT TIRARD
Scénariste et réalisateur**

Comment le projet est-il né ?

Les producteurs Marc Missonnier et Olivier Delbosc avaient dans l'idée d'adapter *Le Petit Nicolas* et pensaient que j'étais la bonne personne pour le faire. Ils m'ont contacté. Il ne s'agit donc pas d'un projet que je portais en moi. Il m'est cependant apparu comme une évidence. J'ai grandi avec *Le Petit Nicolas*. Je l'ai lu lorsque j'étais adolescent. Cette œuvre me correspond et me parle. J'ai immédiatement su à quoi ressemblerait le film.

Quels étaient vos liens avec Le Petit Nicolas ?

Avec son côté très universel dans lequel chacun peut se retrouver, il m'a renvoyé à ma propre enfance – même s'il ne s'agit pas des mêmes années. Il me faisait rire, mais avec une certaine nostalgie. J'aimais bien le second degré – un niveau pour les enfants, un niveau pour les plus grands. On y trouve aussi une certaine poésie. La scène où Nicolas décide de quitter la maison la nuit avec son baluchon m'a parlé – j'ai moi-même projeté de le faire ! J'ai même parcouru quelques mètres ! Par la suite, elle est devenue une référence pour moi, et lorsque j'étais en colère, je menaçais de partir avec ma valise, et je reprenais le discours du Petit Nicolas : « *Je reviendrai un jour avec des tas d'argent et tout le monde sera bien embêté !* ». C'était une façon de me tourner en dérision tout en me rattachant à ce moment d'enfance.

Comment expliquez-vous que le tandem Goscinny-Sempé soit aussi universel ?

Il est difficile d'expliquer par des mots pourquoi une œuvre comme celle-là sonne aussi juste, comment Sempé et Goscinny ont su à ce point toucher une corde sensible. C'est le propre d'un artiste, car il est en connexion avec quelque chose de l'inconscient collectif. Ils ont su capter un parfum, une musique qui s'échappe du livre pour toucher le lecteur. C'est l'enfance, et chacun se reconnaît dans ce mélange d'ironie et de poésie, ce regard à la fois à hauteur d'enfant et à hauteur d'adulte. Quand Spielberg fait un film avec des enfants, il arrive à se mettre à leur hauteur. J'ai beaucoup regardé ses films pour essayer de comprendre comment il fait car il ne s'agit pas uniquement de mettre physiquement la caméra à hauteur d'enfant, mais de raconter à leur hauteur tout en étant adulte et en parlant aux adultes.

Au moment de la préparation, étiez-vous impressionné par cette matière assez foisonnante ? Comment avez-vous procédé ?

Jusqu'ici, d'un point de vue artistique, je n'avais de comptes à rendre qu'à moi-même et aux producteurs tout en étant libre de faire le film que je voulais. Pour ce film, j'avais des comptes à rendre, une responsabilité artistique qui n'était pas toujours évidente. Au moment du coup de fil initial, j'ai ressenti une certaine peur par rapport au sujet. Mais si on a peur, on ne peut pas se lancer ! Il ne faut pas passer

son temps à se demander ce que Sempé ou Goscinny penserait. Il faut avoir l'inconscience de se lancer ! Et espérer que le résultat plaise.

Avec Grégoire Vigneron, mon coscénariste depuis toujours, nous nous sommes plongés dans l'œuvre et aussi dans la vie de René Goscinny. Après avoir parlé avec Anne Goscinny, j'avais envie de comprendre ce qui venait de René Goscinny dans ce personnage qui lui était très personnel. Je savais que la clé de l'adaptation serait à la fois dans son œuvre et dans sa vie. J'ai donc essayé de comprendre le personnage de René Goscinny. C'était quelqu'un qui cherchait sa place dans la société, et il comptait la gagner à travers le rire. À l'époque où il était comptable, son plaisir était de penser qu'il était le grain de sable qui allait tout faire dérailler. Il avait un goût certain pour le désordre et a réalisé que le rire pouvait être à la fois une défense dans une société où on ne se sent pas à sa place et le moyen de s'y insérer. Ce sont des choses que j'ai lues entre les lignes de ses biographies et qui me parlaient. Le petit garçon qui cherche sa place dans la société est donc devenu l'axe sur lequel construire toute l'histoire. Dans la première scène, on demande à Nicolas ce qu'il veut faire plus tard et il l'ignore. À la fin, il saura. À partir de cet axe, nous avons parcouru l'œuvre, nous l'avons disséquée histoire par histoire, situation par situation, réplique par réplique. C'est une approche que nous avons déjà eue pour *Molière*, mon film précédent. Nous nous sommes rendu compte que nous disposions d'une matière suffisante pour douze heures de film ! Nous avons donc dû faire des choix et ne pas hésiter à supprimer des situations, même si elles nous plaisaient beaucoup, pour garder la cohérence de l'histoire que nous souhaitons raconter. Nous en avons quand même conservé quelques-unes, comme la visite du ministre qui n'est pas essentielle à l'histoire mais est importante pour le personnage de Clotaire.

Nous avons travaillé pendant plusieurs mois à disséquer l'œuvre, constituant l'histoire de façon fluide et cohérente, jusqu'à un premier scénario. Dans un deuxième temps, Alain Chabat est intervenu. Je le lui avais demandé car à l'époque, il était question qu'il joue le rôle du père et, psychologiquement, nous avons besoin de sa bénédiction. Pour Anne Goscinny – et nous aussi – il est sans doute le plus proche héritier spirituel de René Goscinny. Anne considère qu'*Astérix et Obélix, Mission Cléopâtre* est vraiment dans l'esprit de son père. Nous avons besoin qu'Alain lise le scénario, l'approuve et vienne y mettre sa patte – dans les dialogues, les situations, les petites idées.

Nous parlions tout à l'heure de double niveau de lecture, un pour les enfants et un pour les adultes. Comment avez-vous traité cet aspect ?

J'aime beaucoup le double niveau de lecture inhérent à l'œuvre originale. Dans les films hollywoodiens des années 30 à 50, pour contourner la censure, les scénaristes n'avaient pas d'autre choix que de faire dire l'essentiel en sous-texte. Avec le recul, en revoyant ces films, on s'aperçoit souvent du vrai sens de répliques qui semblaient propres et lisses. J'adore cette double lecture. La censure a engendré cette écriture. Ce n'est pas du tout le cas avec *Le Petit Nicolas*, les personnages y sont toujours très propres sur eux. Mais on sent leurs failles, leurs frustrations, leurs malaises. Quand on raconte *Le Petit Nicolas* à un enfant, il ne percevra pas tout ce qu'un adulte y découvrira. Cela témoigne de la richesse et de l'intelligence de l'œuvre.

Comment avez-vous donné vie aux personnages ?

Habituellement, je n'écris pas pour des acteurs. J'écris en pensant à des personnages. Dans ce cas précis, la mère de Nicolas nous donnait du mal avec son côté un peu trop lisse. C'est une maman qui aime son enfant, qui fait à manger, gronde le père quand il salit le canapé du salon et parfois, fait brûler le rôti, et se dispute avec le père justement parce que le rôti est brûlé ! Autant on pouvait rendre le père plus complexe en jouant sur son ambition sociale ou son rapport au patron, autant c'était difficile pour la mère. Nous devions pourtant à tout prix éviter qu'elle ne soit fade au final. Un jour, j'ai demandé à Grégoire d'imaginer qu'elle serait incarnée par Valérie Lemercier. C'est ainsi qu'elle nous a aidés à la créer. Avec la petite folie que la personnalité de Valérie lui insufflait, on sentait soudain chez ce personnage de mère de famille une vraie frustration. Femme au foyer dans les années 50/60, elle aussi a ses propres rêves – apprendre à conduire, se cultiver, s'émanciper.

Certains personnages sont absents, d'autres plus importants dans le film que dans les histoires. Comment avez-vous défini ces choix ?

Tous les personnages ne pouvaient pas figurer dans le film et là encore, nous avons dû trancher – ce qui ne fut pas toujours facile. La maîtresse est un personnage clé de l'œuvre car énormément de scènes se passent à l'école et la salle de classe est un lieu très important. Nous devions aussi garder le Bouillon à cause de son nom et parce qu'il existe clairement en une phrase. La grand-mère est un personnage très drôle mais nous n'avions pas assez de place pour la faire exister. Nous avons donc conservé les personnages que nous pouvions faire exister dans le cadre de la double histoire que nous nous étions fixée – la peur de l'abandon de Nicolas et le dîner avec le patron pour l'ambition sociale des parents.

Le Petit Nicolas a été créé dans les années 50. Comment avez-vous mis en valeur le côté universel et complètement intemporel ?

Dater *Le Petit Nicolas* est impossible ! Il a été créé dans les années 50 mais les enfants le lisent encore aujourd'hui. Paradoxalement, nous avons été frappés par le fait que, même dans les années 50, le monde décrit dans *Le Petit Nicolas* n'existait pas ! Aujourd'hui, en le lisant, on se dit que « c'était bien à cette époque ». Mais quand on le lit vraiment, il n'est jamais question de chômage, de criminalité, les parents ne divorcent pas, la société est stable et tout y est à sa place. C'est une société idéale. On n'est donc pas dans la réalité, ni celle des années 50 ni celle d'aujourd'hui. Nous sommes dans un conte. Partant du principe que *Le Petit Nicolas* est un conte, il fallait le situer dans le passé, dans un monde qui n'existe pas.

Pour les enfants d'aujourd'hui, ce conte pourrait se dérouler aussi bien au Moyen Age que dans l'espace. Nous avons ainsi une certaine liberté pour le situer aux alentours de 1958, date de création de *Mon Oncle* de Jacques Tati – une des références du film – et date proche aussi de la création du *Petit Nicolas*. Mais si une voiture date de 1961, ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est le parfum du passé, une réalité née de l'imaginaire collectif et de l'image d'une certaine France des Trente Glorieuses.

Comment avez-vous choisi vos interprètes ?

Le premier enjeu était bien évidemment le choix des enfants. *Le Petit Nicolas* est avant tout une histoire d'enfants. Nous avons donc procédé à un casting très important et vu énormément d'enfants dont beaucoup n'avaient encore jamais fait de cinéma. Ils étaient d'ailleurs les plus intéressants et je me suis rendu compte qu'un enfant est très vite « corrompu », en tout cas il comprend très vite les choses. Sur le tournage, il était sidérant de voir à quel point, au bout de trois jours, les enfants demandaient eux-mêmes un raccord coiffure ou maquillage ! Ils savent parfaitement attendrir les adultes et certains d'entre eux arrivaient pour le casting en déployant des sommets dans l'art de la séduction et de la pose ! Dès lors, toute fraîcheur et toute innocence étaient perdues. Mais globalement, le choix des principaux enfants n'a pas été difficile. Par contre, j'avais peur de savoir s'ils seraient capables de jouer devant une caméra car j'avais choisi « une bouille », une personnalité, en faisant le pari qu'ils seraient réellement à l'aise sur un plateau. Je n'avais jamais tourné avec des enfants et tout cela était pour moi *terra incognita*. Au final, je les trouve incroyables ! Ce sont des acteurs.

La ressemblance physique de **Maxime Godart** avec le personnage était troublante. Sa détermination à être acteur également ! A neuf ans, il a une vision très claire de la place qu'il veut avoir dans la société, de ce qu'il veut faire de sa vie. Avec sa personnalité extravertie, je pensais qu'il n'aurait pas peur devant la caméra. Or, il s'est produit l'inverse. Le premier jour, lorsqu'un énorme bras de grue avec une caméra s'est approché de lui pour un premier tour de manivelle, il était pétrifié !

Chez Maxime, plus encore que chez les autres enfants, l'envie et le plaisir de jouer étaient formidables. Jamais il n'a donné le moindre signe de fatigue ni manifesté le besoin d'arrêter.

Nous avons écrit le personnage de la mère pour **Valérie Lemerrier**, avec l'angoisse qu'elle puisse refuser. D'ailleurs, quand je l'ai contactée, elle sortait du très long tournage d'*Agathe Cléry* et n'avait pas vraiment envie de tourner. Il a fallu la convaincre. Je lui ai sincèrement expliqué pourquoi sa participation était essentielle pour moi.

J'avais été impressionné par **Kad Merad** dans *Je vais bien, ne t'en fais pas* où il incarnait parfaitement un « type normal » ! Le succès de *Bienvenue chez les cht'is* l'a confirmé, une majorité de spectateurs se reconnaît en lui. C'est ce qu'il fallait pour le père de Nicolas. C'est un cadre moyen qui va à son travail tous les matins, qui a un peu peur de son patron et qui rêve d'une augmentation. Avec Kad, j'ai beaucoup parlé de ma référence pour son personnage : Jean-Pierre, le mari de *Ma sorcière bien-aimée*. Personnage un peu veule, ambitieux aussi mais qui se fait toujours dominer par sa femme. En même temps, il fallait lui apporter une fantaisie et une vraie tendresse. En travaillant avec Grégoire, nous nous sommes souvent dit que la mère avait deux enfants à la maison : le Petit Nicolas et son père ! Kad était parfait parce qu'il a encore beaucoup d'enfance en lui.

La maîtresse est comme une deuxième maman pour les enfants. Elle devait donc être très douce et je la voyais comme une grande émotive. Elle est souvent dépassée, par les enfants qu'elle adore et vis-à-vis desquels elle doit pourtant faire preuve d'autorité, et par le directeur de l'école. **Sandrine Kiberlain**, avec ses grands yeux bleus, dégage cette douceur. Elle a l'art de faire passer ses émotions très subtilement, juste par un regard ou une façon de bouger. Elle est l'actrice qu'il me fallait pour le genre de comédie que je souhaitais réaliser.

J'avais été impressionné par **François-Xavier Demaison** sur scène et j'avais envie de travailler avec lui. A l'instinct, je sentais qu'avec lui le Bouillon fonctionnerait bien. Il a, du Bouillon, le côté un peu rond, mais il peut aussi jouer l'autorité.

Des acteurs comme **Daniel Prévost**, **Michel Galabru**, **Anémone** ou **Michel Duchaussoy** ont nourri le cinéma que je regardais étant enfant, et j'avais envie de travailler avec eux sur le film. Avec ces comédiens, au-delà de leur talent et de ce qu'ils apportent, je redevais enfant.

Autre gageure, c'est aussi un film en costumes...

Effectivement, mais ce n'est pas le premier pour moi. La démarche était cependant différente de celle de *Molière*, un film théâtral où tous les comédiens tendaient à faire oublier cet aspect théâtral. A l'inverse, dans *Le Petit Nicolas* tout devait contribuer à la dimension irréaliste du projet. C'est un film qui avoue ouvertement ne pas être dans la réalité. Nous sommes dans un conte. Les décors, le cadre, les costumes, le son, racontent une histoire très fabriquée. D'où la volonté de tourner en studio, d'avoir une maison qui sente le studio, un film qui ressemble à ces films hollywoodiens des années 50. Dans *Un américain à Paris*, on sait que l'on est dans un studio à Hollywood et non à Paris, mais cela participe au charme du film. Si j'en avais eu les moyens, j'aurais reconstitué toutes les rues en studio. Nous avons cherché à créer un monde imaginaire, factice, totalement idéalisé, avec le parfum d'un passé, celui de notre enfance.

Comment approchez-vous un tel projet ? Comment définissez-vous vos priorités ?

Le Petit Nicolas est un projet où la force, la minutie et la précision du dessin de Sempé doivent absolument être une source d'inspiration visuelle. Il n'était pas question de le calquer littéralement mais de nous efforcer de faire un film soigné, stylisé, élégant, qui retrouverait l'esprit de son trait.

Il nous fallait aussi reproduire la musique de l'écriture de Goscinny, cette poésie qui passe dans la façon de parler de Nicolas, avec ces phrases sans ponctuation. Décor, cadre, costumes, mise en scène devaient donc être très contrôlés. Situé dans les années 50, le film devait aussi avoir le parfum des films de l'époque que j'ai beaucoup regardés. J'ai beaucoup étudié comment les cinéastes racontaient les histoires à hauteur d'enfant – Spielberg, mais aussi *La guerre des boutons* ou *Les quatre cents coups*. Mais contrairement au film de Truffaut, notre propos n'était pas de capturer l'énergie vive des enfants. J'avais une idée assez précise du jeu qui était cohérent pour le film. Il fallait des répliques très droites et très dynamiques. On n'est pas dans la réalité donc les dialogues du film sont très écrits et la façon de les dire très travaillée. Un travail qui ne doit pas se sentir et nécessite donc beaucoup de répétitions avec les enfants sur la diction, l'articulation, le rythme. Je ne comptais pas beaucoup sur leur spontanéité mais plutôt sur leur fraîcheur. Même si nous n'avons rien storyboardé parce que je trouve que cela fige trop les choses, tous les cadres et tous les plans ont fait l'objet d'une discussion très en amont. C'est un travail beaucoup plus minutieux qu'habituellement mais qui doit cependant laisser entrer la vie. Il doit être strict et rigoureux tout en laissant une porte ouverte.

Comment avez-vous créé l'univers visuel du film ?

Certains décors étaient évidents, comme l'école, la salle de classe, la cour et l'intérieur de la maison. Nous savions qu'une part importante de l'esprit du film

viendrait de là. Il ne s'agissait pas de reproduire le trait de Sempé mais d'aller vers l'esprit de l'œuvre. Le littéral nous aurait coûté notre âme. Il fallait que ce soit minimaliste mais sans perdre le détail ; le spectateur devait pouvoir sentir que tout était à sa place mais sans être distrait par autre chose que ce que nous souhaitions lui montrer. Là encore, Tati m'a beaucoup inspiré. Il a le sens du détail, mais il ne montre que le détail nécessaire pour faire exister le décor. J'aime aussi la mise en scène de Wes Anderson, ces cadres très fixes où tout est pourtant raconté. Il était important pour moi de faire vivre l'histoire dans la composition de l'image et dans le décor. Bizarrement, les décors du film me font davantage penser à des photos que mes parents m'ont montrées de leur propre enfance, ou en tout cas à une période que je n'ai pas vraiment vécue.

La présence de nombreux enfants sur le plateau a-t-elle compliqué les choses ?

La première scène est celle de la photo de classe : les adultes, confrontés aux enfants qu'ils prétendent pouvoir contrôler, sont en fait totalement dépassés et piétinés. C'est exactement ce qui s'est passé sur ce tournage ! Les enfants nous ont rendus fous ! Tous les jours, tout commençait bien le matin puis, au fur et à mesure qu'avancait la journée, les choses dérapaient ! Nous nous arrachions les cheveux pour tenter de garder une ambiance studieuse mais c'était peine perdue ! Chaque soir, on sortait épuisé et chaque lendemain matin, nous étions malgré tout très contents de les revoir. Mais c'est dans la nature des enfants... Quand quelqu'un me demande à quoi ressemble le fait de travailler avec les enfants – huit en l'occurrence – je réponds qu'il suffit d'imaginer que l'on est un parent célibataire avec huit enfants à élever, un jour de départ en vacances ! Mais ils sont formidables, et l'analogie que je fais avec l'idée d'un père célibataire n'est pas due au hasard. Ils étaient *mes* enfants et je les adore !

Comment les jeunes acteurs ont-ils fonctionné avec les plus grands ?

Tout s'est très bien passé pour les uns comme pour les autres. Au départ, les enfants sont forcément un peu impressionnés mais ils perdent très vite toute inhibition. Les adultes, de leur côté, se sont très vite aperçus que les enfants jouaient très bien leur rôle. Globalement, la direction d'acteurs était homogène et je parlais avec les enfants comme avec les plus grands. Nous n'étions pas dans le cas où l'on fait venir un enfant sur un tournage, en essayant de préserver sa spontanéité, en lui cachant la caméra. Là nous avons affaire à de jeunes comédiens dans une troupe.

Certaines scènes ont-elles dégagé une émotion particulière ?

Sur ce film, beaucoup plus que sur les deux précédents, j'ai été frappé de voir à quel point certaines scènes tournées correspondaient exactement à ce que j'avais imaginé. Sur ce film, j'ai été stupéfait d'avoir devant moi exactement les images que j'avais à l'esprit en écrivant le scénario. C'est un sentiment assez étrange.

Le lien du film à l'enfance, crée-t-il chez vous un affect particulier ?

Pendant le tournage, je suis dans la scène. Je sais quel en est le sens, comment elle s'inscrit dans le film, et j'en ai une approche technique. Mais pendant

que mon conscient est occupé à gérer les aspects techniques de la scène, mon inconscient diffuse énormément de choses ! Comme pour les deux précédents films, lorsque je vois le film terminé aujourd'hui, je suis sidéré d'y retrouver ma marque partout, encore plus que je ne le pensais. Au départ, je pensais adapter *Le Petit Nicolas* et au final, c'est incontestablement *Le Petit Nicolas*, incontestablement René Goscinny mais, curieusement, c'est aussi moi !

En tant que metteur en scène, ce film vous a-t-il appris quelque chose sur vous-même ?

Ce film m'a donné l'occasion de voir que je sais travailler avec les enfants – que j'y arrive, en tout cas que je peux y survivre et que j'y prends un réel plaisir. Avec eux, jamais de problème d'ego ou de pouvoir. Si un enfant n'arrive pas à jouer une scène, ce n'est pas parce qu'il se pose des questions sur la motivation du personnage ou remet en question votre autorité de metteur en scène. C'est qu'il n'y arrive pas et qu'il faut trouver le truc, l'astuce, pour le débloquer. S'ils ne sont pas concentrés, c'est parce qu'ils sont des enfants et que l'on ne peut pas leur demander de le rester pendant six heures d'affilée.

Avez-vous une scène préférée qui vous touche particulièrement ?

Curieusement, une scène me plaisait beaucoup depuis l'écriture. Je l'apprécie parce qu'elle est sans dialogue. Elle est inspirée d'une minuscule phrase dans *Le Petit Nicolas* où il dit qu'il était triste, que son père a fait des grimaces et qu'il n'a pas pu continuer à faire la tête. Je l'ai tout de suite repérée en me disant qu'elle devait faire l'objet d'une scène, importante pour le film et pour moi. Sans doute parce que j'ai écrit beaucoup de dialogues, lorsque j'arrive à écrire une scène sans dialogue, j'ai un sentiment d'accomplissement. Sans pouvoir l'expliquer, cette scène me touche profondément. Elle trouve certainement un écho dans ma propre enfance, dans mes rapports à mon père, et sans doute aussi à mon fils.

De quoi êtes-vous le plus heureux sur cette expérience ?

Il y a beaucoup de points positifs. A titre personnel, j'ai l'impression que pour moi, raconter devient de plus en plus simple. Je ne sais pas si c'est parce que je sais mieux ce que je veux ou que j'ai de moins en moins de mal à l'obtenir, mais je suis plus serein. J'ai l'impression d'être plus en phase entre ce que je ressens et ce que je fais. Je me pose moins de questions, j'ai moins d'angoisses, ce qui ne veut pas dire que les deux précédents films aient été une souffrance, mais j'ai l'impression que je simplifie au bon sens du terme. J'ai par exemple moins besoin de faire des plans pour me rassurer. Je tends vers l'épure.

Que pensez-vous offrir au public avec votre film ?

J'espère un retour en enfance, une bouffée d'enfance. Quelle que soit l'époque à laquelle on a grandi, j'espère que chacun aura l'impression de replonger dans sa propre enfance et d'y retrouver l'innocence, la naïveté et l'enthousiasme. Le film permettra peut-être aussi à des gens de générations différentes de parler ensemble de leur enfance. Un grand-père peut aller voir le film avec son petit-fils et ressentir la même chose que lui !

**Rencontre avec
JEAN-JACQUES SEMPE
Créateur et dessinateur du « Petit Nicolas »**

Comment vous est venue l'idée du personnage du Petit Nicolas, et comment en avez-vous parlé à Goscinny ?

Un hebdomadaire belge, *Le Moustique*, qui je crois existe encore, m'avait demandé un dessin humoristique pour chacun de ses numéros. Un jour, on m'a demandé de donner un nom au petit garçon que je dessinais. Alors que je me rendais en autobus à un rendez-vous avec le directeur de cette publication, j'ai vu une publicité pour les vins Nicolas et j'ai décidé d'appeler mon personnage Nicolas. Le directeur m'a donné son accord et m'a demandé, non plus de faire un dessin par semaine, mais une bande dessinée. Je ne savais absolument pas le faire ! Connaissant René Goscinny, qui travaillait pour l'agence de presse à laquelle j'apportais mes dessins, je lui ai demandé de faire ce travail avec moi. Les choses ont marché ainsi pendant un certain temps, puis René Goscinny a quitté cette agence et nous avons tous deux arrêté. Nous avons repris avec l'idée qu'il écrive des contes que j'illustrerais.

Qu'est-ce qui vous a inspiré ce petit personnage ? D'où est venu ce trait si particulier, si caractéristique ?

C'est venu naturellement, juste ma main dessinant un enfant. Son caractère est déjà un peu défini par le trait et c'est pour cette raison que j'en faisais un dessin humoristique. A cette époque, les enfants étaient pour moi un sujet de prédilection. Mais il n'y a pas que les enfants dans la vie, il y a aussi des adultes et c'est vers eux que je me suis dirigé depuis une vingtaine d'années.

Comment l'avez-vous fait exister et évoluer ?

Lors de notre rencontre, René et moi étions encore assez jeunes – je devais avoir environ vingt-deux ans, lui vingt-huit. Nous nous sommes raconté nos souvenirs d'enfance, comme le font des gens qui se rencontrent. Certaines situations sont évidemment un peu inspirées de ce que j'ai vécu. C'est plutôt une ambiance que des choses particulières. René et moi en parlions beaucoup. J'avais envie de raconter les aventures d'un groupe de gosses chahuteurs à l'école.

Le Petit Nicolas constitue un fil rouge dans votre carrière ?

Etrangement, il intervient régulièrement. Par la force des choses et puisque j'ai commencé très tôt, c'est lui que j'ai le plus dessiné. Au fur et à mesure du temps, les dessins se sont accumulés et les livres aussi. Je n'ai aucune idée du nombre de situations auxquelles je l'ai confronté. Pour un dessin choisi et publié, de nombreux autres sont hélas, écartés et détruits. Quand c'est loupé, c'est loupé ! Cela ne signifie pas que ce qui est publié est réussi, mais que ce qui n'est pas publié est pire !

Avec Goscinny, vous aviez un échange. Vous donnait-il des situations sur lesquelles vous dessiniez ? A l'inverse, lui donniez-vous des idées de situations par vos dessins ?

A part le football et peut-être l'école, René faisait tout ! J'ai collaboré avec d'autres auteurs mais c'est avec lui que la collaboration a été la plus longue – peut-être trois décennies mais je n'ai pas vraiment calculé. Nous étions proches, et nous avons fait nos débuts ensemble.

Quand on vous a proposé d'en faire un film, quelle a été votre réaction ?

J'utilise toujours un trait extrêmement précis, mais il n'y a pas de trait au cinéma. Il me semble qu'il valait donc mieux que ce soit du vrai cinéma et non pas une adaptation de dessins, à mon sens impossible. C'est pourquoi j'ai laissé le réalisateur et tous ceux qui ont fait le film absolument libres parce que c'était leur travail et non pas le mien. C'est un travail très différent. Voir l'univers de mes dessins transposé dans le réel m'a amusé. J'ai été heureux de découvrir le film. J'y ai retrouvé ce regard enfantin posé sur le monde des adultes. Le film a été fait d'après le texte et mes dessins, mais pour moi, c'est un spectacle à part, qui a sa propre vie, et je ne cherche pas à faire un parallèle. J'ai aimé regarder ce film et c'était accessoirement la première fois que j'étais complètement spectateur du *Petit Nicolas*. J'étais content de faire cette découverte, et essayer de la comparer au livre est inutile.

Comment avez-vous réagi en voyant l'interprète du Petit Nicolas ?

Avant de voir le film, je n'avais vu que des photos de ce petit formidable, et il m'a beaucoup étonné. Il est parfait ! Il a le même côté bondissant. Il est charmant et représente une très bonne incarnation du Petit Nicolas.

Que représente ce film pour vous ?

Jamais René et moi n'aurions cru que *Le Petit Nicolas* allait devenir ce qu'il est aujourd'hui. Nous fêtons cette année ses cinquante ans avec de multiples manifestations. Ce film est un peu la plus belle bougie du gâteau d'anniversaire ! A titre personnel, cela me renvoie aussi à la nostalgie parce que je regrette l'époque où René et moi travaillions ensemble.

D'un point de vue cinématographique, je crois que ce film est un excellent moment, hors du temps, hors de tout, face à tout ce qui, dans la vie, nous oppresse et nous écrase.

Etes-vous quelqu'un de nostalgique ?

Quand beaucoup de vos amis ou de vos parents ont disparu, que l'on a connu des moments qui ne reviendront plus, comment ne pas l'être ? La nostalgie fait complètement partie de la vie. Nicolas, qui fait revivre beaucoup de moments de l'enfance de chacun, est un antidote à cette nostalgie.

Comment expliquez-vous qu'il soit aujourd'hui aussi connu dans le monde ? Aussi universel socialement ? Aussi ancré dans l'affectif des gens de tous âges ?

René Goscinny et moi n'avons rien calculé. Nous nous voyions beaucoup et nous nous connaissions bien. Il écrivait les textes de son côté, je dessinais du mien. Jamais il ne me serait venu à l'idée de me demander pourquoi il avait écrit telle ou telle situation, et lui non plus. Nous réagissions l'un à l'autre en fonction de nos propres personnalités. Mais avant tout, nous étions copains. Nous pensions plus à notre relation d'amitié qu'à l'impact de notre travail. Lorsque nous l'avons créé et développé, nous étions jeunes – mais on peut être jeune et dans la nostalgie. Les gens qui aiment pleinement la vie sont toujours dans la nostalgie, peut-être de la minute qui vient de passer. Jeune, j'aimais déjà des choses qui n'avaient plus cours ou qui n'existaient plus comme lors de leur création. Les enfants d'aujourd'hui se reconnaissent dans *Le Petit Nicolas*. Même quand on n'a pas connu un certain contexte, on peut cependant s'y retrouver. Cela m'a toujours étonné !

Avez-vous aujourd'hui une notion de son avenir ?

Je n'ai pas de notion de l'avenir du *Petit Nicolas* mais je sais que, dans de très nombreuses années, les gens le comprendront encore. Les enfants iront encore à l'école. Il porte une part d'enfance que je crois éternelle. Du moins, elle n'est pas passagère, pas « à la mode ». Je me souviens d'une réflexion d'une amie qui m'a dit un jour qu'elle ne comprenait pas le succès du *Petit Nicolas*. Il était déjà démodé quand nous l'avons créé. C'est probablement ce qui lui a permis de durer si longtemps !

Parmi tous les dessins, toutes les histoires du Petit Nicolas, y en a-t-il une que vous préféreriez ? Ou une période, un type de situation ?

Ce que je préfère, c'est cette histoire de bande de copains toujours ensemble, qui se chamaillent, se rabibochent, recommencent à se battre – sans jamais se faire mal. Ils reçoivent des marrons plein la tête mais ne souffrent pas. Pour en avoir reçu, je peux vous assurer que les marrons font mal ! C'est une enfance rêvée.

Au sein de cette bande, qui auriez-vous été ?

Au sein de cette bande, René Goscinny et moi aurions été le *Petit Nicolas* ! Chaque personne à qui on raconte l'histoire du *Petit Nicolas* s'identifie à lui.

Rencontre avec ANNE GOSCINNY

Comment est né le projet d'adaptation ?

Dès leur parution, les livres ont connu à la fois un succès d'estime et une réussite éditoriale. Cette œuvre vivait sa vie, prescrite dans les écoles, et jouissait d'une vraie notoriété intellectuelle. Puis, en 2004, le premier volume des inédits a été vendu à six cent mille exemplaires. Ce premier volume comportait quatre-vingts histoires. Publier ce gros livre destiné aux enfants était une espèce de gageure. Et les jeunes lecteurs ont probablement été valorisés par le fait de tenir dans leurs petites mains ce gros livre qui leur était parfaitement accessible tout en amusant aussi leurs parents.

Les plus grands producteurs ont alors commencé à s'intéresser à ce drôle de personnage devenu un véritable phénomène éditorial. A l'époque, j'ai eu très peur qu'ils ne veuillent surfer sur la vague du succès des *Choristes*. Or je ne voulais pas que la volonté d'adapter *Le Petit Nicolas* puisse être motivée par autre chose que par la qualité de l'œuvre elle-même. J'attendais que l'on me propose une histoire avec un enjeu central. En effet, *Le Petit Nicolas* est composé d'histoires courtes, et les juxtaposer les unes aux autres aurait donné un patchwork sans intérêt cinématographique. J'ai rencontré Marc Missonnier et Olivier Delbosc, qui m'ont présenté Laurent Tirard et Grégoire Vigneron. Eux m'ont raconté une histoire. J'ai été conquise par leur façon de la raconter, quasiment de la jouer. J'en ai parlé à Sempé qui a trouvé l'idée bonne. Et la machine s'est mise en route !

Comment expliquez-vous l'affect particulier que les gens ont pour Le Petit Nicolas ?

Beaucoup d'explications sont possibles, plus ou moins simples, plus ou moins évidentes. Le monde du *Petit Nicolas*, bien que fermé sur lui-même, n'est pas pour autant sclérosant ou angoissant. Il n'y a quasiment aucune intrusion de la télévision ni de la radio, et il n'y a pratiquement pas de téléphone. C'est un monde qui se suffit à lui-même. Les personnages vivent en autarcie affective et sociale ! On va de la maison à l'école, de l'école au terrain vague, du terrain vague à la maison. Les rapports qu'entretiennent les personnages entre eux sont très rassurants. Par exemple, quand les parents se disputent, il n'y a pas de divorce à la clé. Juste une tarte aux pommes qui vient sceller la réconciliation. L'enfant, qu'il soit lecteur, spectateur ou même personnage, n'a aucune raison d'être angoissé.

L'autre explication, peut-être plus littéraire, repose sur le vocabulaire et le langage. Dans *Le Petit Nicolas*, le langage est presque un personnage à part entière. Il a un rôle majeur. Cela rendait d'ailleurs l'adaptation très difficile. Ce langage n'est jamais vulgaire. Le champ lexical est certes un tout petit peu démodé et désuet, par exemple, les gamins ne disent plus « chouette » aujourd'hui ! Mais finalement, cela prouve que les aventures de Nicolas, l'intérêt qu'y trouvent les jeunes (ou moins jeunes) lecteurs et l'humour, prennent le pas sur les tendances lexicales.

Les mots laissent la place à l'imagination du lecteur et le trait de Sempé est aussi précis que minimaliste. Au cinéma, l'écran montre tout. Aviez-vous peur que l'œuvre ne soit trahie ?

Effectivement, le trait de Sempé est minimaliste et permet à l'imagination de celui qui tourne les pages de s'épanouir. Mais quand on regarde les dessins de plus près, et que l'on voit les enfants, on réalise qu'on ne peut pas dissocier le Petit Nicolas des autres. Et là on prend conscience que le Petit Nicolas et ses copains peuvent être lus et perçus comme n'étant qu'un seul et même enfant. Les deux seuls personnages que l'on peut distinguer sont Alceste parce qu'il est gros et Agnan parce qu'il a des lunettes. Le challenge à l'écran était donc de différencier les enfants. Comment les extraire de ce trait à la fois poétique et plein d'espace pour en faire des personnages individuels ? Pour moi, c'était compliqué à imaginer. Autant *Le Petit Nicolas* n'est pas anxiogène, autant en partager la responsabilité est très angoissant !

Un jour, Laurent Tirard m'a dit de venir assister à la première réunion de tous les enfants retenus. J'y suis allée très détendue, les mains dans les poches. Quand j'ai poussé la porte de ce studio du 17^{ème} arrondissement, j'ai découvert tous les gamins, avec leurs chaussettes hautes et leur blouse d'écolier. J'ai eu un véritable choc ! Ils semblaient littéralement sortis de l'œuvre. Aujourd'hui encore, je ressens cette émotion. Emotion mêlée de tristesse : j'aurais tant aimé à ce moment-là que mon père soit ici, au milieu de ses personnages devenus réels.

Pour moi, l'enfant qui joue Nicolas est parfait parce qu'il est une espèce d'essence de petit garçon. Il est à la fois lumineux et beau, il a un physique assez traditionnel et classique, qu'on ne remarquerait pas particulièrement dans la rue. Là est la réussite car on ne doit pas se retourner sur le Petit Nicolas, on doit même pouvoir s'identifier à lui sans effort. Le Petit Nicolas, c'est Laurent Tirard, c'est Olivier Delbosc, c'est Simon mon petit garçon, c'est mon père, c'est vous...

Attendiez-vous certaines scènes ? En redoutiez-vous d'autres ?

J'ai dû réfréner mon envie immédiate d'aller sur le tournage. Mon statut d'ayant droit implique un regard exigeant qui peut être perçu comme pesant et je ne voulais pas être trop présente. Il n'était pas question d'ajouter une pression supplémentaire à la tension qui règne sur un tournage. Mais mes enfants ont fait chacun une petite figuration. Salomé, qui a six ans, fait partie de la séquence de l'anniversaire de Marie-Edwige. Simon, qui a huit ans, est dans la scène de la visite médicale. Le jour où j'ai accompagné Salomé, j'ai déjeuné avec les comédiens. Au cours du repas, je me suis dit que Kad Merad devait me prendre pour une folle car je le fixais sans pouvoir détacher mes yeux de son visage. Comme il incarne le père du Petit Nicolas et que je considère que dans le Petit Nicolas mon père a mis beaucoup de ses souvenirs d'enfance, il devenait donc mon grand-père ! Il était juste là, bonhomme, gentil, drôle, heureux. C'était une sensation surréaliste ! Je ne peux pas parler de rencontre car je pense qu'il ne se souvient pas de moi ! Mais moi, je me souviens avoir cherché dans son visage les traits d'un homme qui s'appelait Stanislas Goscinny et que je n'ai pas connu puisqu'il est mort en 1942.

Voir mes enfants participer, même de façon très furtive, à ce film qui est pour moi l'une des œuvres majeures de leur grand-père a été émouvant.

Qu'avez-vous pensé du choix des adultes ?

Pour moi, les rôles les plus importants étaient ceux des parents et de la maîtresse. Je n'aurais pas forcément pensé à Kad Merad et Valérie Lemercier pour jouer les parents, mais lorsque je les ai vus ensemble, je les ai trouvés parfaits. Il y a une cohérence, une alchimie même entre l'œuvre, l'idée qu'on se fait des personnages de papier et ce que l'on voit sur l'écran. Sandrine Kiberlain, quant à elle, aurait pu inspirer mon père et Sempé ! Elle est *la* maîtresse. Maintenant, lorsque je relis *Le Petit Nicolas*, la maîtresse que j'imagine a le visage de Sandrine Kiberlain. Elle est incroyable.

Le Bouillon, le directeur, et le ministre joué par le merveilleux Galabru, sont formidables. Remarquablement dirigés, je les trouve tous d'une grande justesse. Anémone a une scène. Cela faisait longtemps qu'on ne l'avait pas vue au cinéma, elle est formidable ! Daniel Prévost est pour moi l'un des comédiens géniaux de notre paysage cinématographique. Et dans ce film, il est comme toujours, exceptionnel. Je ne connaissais pas François Damiens qui joue Blédurt, mais lui aussi est très juste. En un mot, je suis emballée !

Etes-vous intervenue sur le scénario ?

Oui, bien sûr ! Je me suis énormément impliquée. Ma passion pour cette œuvre m'impose le devoir de faire en sorte – mais c'est aussi ma fonction – que cette adaptation soit la plus réussie possible. Je n'avais pas le droit de laisser passer quelque chose qui m'aurait paru ne pas convenir. Et puis j'ai eu l'énorme chance d'avoir en face de moi Laurent Tirard et Grégoire Vigneron, qui ont toujours été à l'écoute, ouverts à la discussion et avec qui cela a été un plaisir de travailler. J'ai aussi eu grand plaisir à échanger avec Alain Chabat quand il est intervenu.

Quel affect avez-vous par rapport à cette œuvre avec laquelle vous avez grandi ? Que représente-t-elle pour vous ?

J'ai pour toutes les œuvres de mon père, *Astérix*, *Lucky Luke*, *Iznogoud* et *Le Petit Nicolas* une tendresse différente mais équivalente. Me demander de dire quelle est ma préférée équivaldrait à me demander de choisir entre mon fils et ma fille ! Quand on adapte *Astérix*, cela me fait plaisir. Mais *Le Petit Nicolas* a dans ma vie un statut particulier, et cela pour deux raisons. D'abord, nous n'avons pas tous été gaulois, nous n'avons pas tous été cow-boys, nous n'avons pas tous été vizirs, mais nous avons tous été enfants. Cette constatation à la fois évidente et insolite me conduit à l'idée qu'il y a probablement dans ce personnage beaucoup de mon père. Il est mort alors que je n'avais que neuf ans. Il n'a donc pas eu le temps de me raconter son enfance. Pour moi, *Le Petit Nicolas* est la seule entrée, le seul accès à cette enfance. C'est probablement aussi ou surtout pour cette lecture-là de ce texte que j'y suis aussi attachée et attentive. Et puis, sur la tombe de mon père, ma mère a voulu que soit gravé : « Ecrivain ». Et précisément, c'est avec *Le Petit Nicolas* que mon père a donné toute la mesure de son talent d'écrivain. *Le Petit Nicolas* mêle donc à la fois la vocation intime et profonde de mon père et ses souvenirs d'enfance.

Qu'avez-vous pensé de la façon dont l'environnement a été adapté ?

J'ai trouvé que l'option qui a été prise d'imaginer des décors « à la Tati », avec ces couleurs un peu acidulées met, par opposition, intelligemment en exergue

l'intemporalité de l'œuvre. Ce texte en effet est daté en lui-même, il n'y a plus aujourd'hui ni enciers ni terrains vagues. Pourtant les valeurs qu'il véhicule sont toujours d'actualité. Et on peut raisonnablement imaginer que cette actualité va durer ! L'importance pour un enfant des parents, de l'école, des copains de classe ne se dément pas !

Quand on entre dans la cour de l'école communale, laïque et républicaine dans laquelle est scolarisé mon fils, on a l'impression d'être propulsés dans une histoire du *Petit Nicolas* ! Les enfants adorent leur maîtresse et respectent le directeur. A la maison, c'est pareil. On peut presque transposer du texte à la réalité les rapports des uns et des autres. La maman amoureuse de son fils, donc très indulgente, le papa qui rentre crevé du bureau et veut juste lire son journal, la belle-mère qui débarque et remet en question la place et l'autorité du père, le voisin envahissant...

Avez-vous découvert le film par petits bouts ou avez-vous attendu que le montage en soit terminé ?

Marc et Olivier m'ont progressivement montré des rushes, mais cela n'enlève pas l'émotion incroyable de la première projection dans une salle de cinéma. A cette projection-là, j'ai emmené mes enfants, je crois que je les ai regardés autant que j'ai regardé l'écran ! Le film tient les promesses de son scénario, de son casting et se montre parfaitement à la hauteur de l'œuvre d'origine.

Comment définiriez-vous le cinéma de Laurent Tirard ?

Je pense que Laurent Tirard est un grand cinéaste. Il est vraiment l'un des réalisateurs très doués de notre génération. Son cinéma est à la fois très précis et respectueux de l'imagination du spectateur. Bien avant de le connaître, j'étais allée voir *Mensonges et trahisons*. J'en étais ressortie totalement amoureuse d'Edouard Baer en me demandant quel était ce réalisateur capable de naviguer entre surréalisme, humour et émotion, toujours avec justesse. Lorsque *Molière* est sorti, nous avons déjà signé les contrats qui liaient *Le Petit Nicolas* à Laurent Tirard. J'avais évidemment très envie d'être séduite ! Et je l'ai été ! Grégoire Vigneron a sa part de responsabilité dans la réussite des films que réalise Laurent ! Il a un talent fou et manie l'humour, la sensibilité, le charme avec une dextérité peu commune.

Avez-vous une idée de ce que votre père aurait pensé de ce film ?

Mon père est mort voilà trente et un ans et il ne pense plus. Je ne pense pas pour lui non plus. C'est moi qui pense, pour moi ! Je ne cherche pas non plus à m'affranchir du fait d'être la fille d'un homme d'une telle envergure. Il faut petit à petit apprivoiser le Commandeur, aller vers son œuvre, tourner autour sans se brûler, apprendre à vivre avec l'absence. Il m'appartient de suivre ma voie et d'apprendre à vivre non pas avec l'ombre que me ferait le génie de mon père, mais au contraire avec la lumière de son humour qui rayonne aujourd'hui encore, comme le prouve cette nouvelle adaptation de l'une de ses œuvres.

Après sa disparition brutale, ma mère m'a dit qu'il valait mieux avoir eu comme père un type génial pendant neuf ans qu'un con pendant trente ans. Sur le moment j'ai pensé que j'aurais préféré qu'il soit un peu plus con et un peu moins mort. Aujourd'hui, je me dis que c'est une chance pour moi de pouvoir, trente et un

ans après sa mort, continuer à rire grâce à lui. Il suffit que je relise *Astérix*, *Le Petit Nicolas* ou *Lucky Luke* pour rire aux éclats ou simplement sourire. Parfois je ris aux larmes, sans savoir si les larmes précèdent le rire ou si le rire appelle les larmes.

Savez-vous ce que le film peut apporter au public ?

En tant qu'amoureuse de littérature, je pense que ce film peut faciliter l'accès à l'œuvre éditoriale du *Petit Nicolas*. Il y a beaucoup d'exemples d'enfants, ou même d'adultes, qui sont allés vers un livre après avoir vu le film dont il était tiré.

Je suis très heureuse de cette aventure, très heureuse que *Le Petit Nicolas* ait eu la chance de croiser Laurent Tirard et Grégoire Vigneron, et bien évidemment Marc Missonnier et Olivier Delbosc.

La naissance du *Petit Nicolas*

Le Petit Nicolas est né en 1959. Il fait ses débuts dans *Sud-Ouest Dimanche* et les premiers numéros de *Pilote*. Il est entouré de toute une bande de copains : Alceste, le gros qui mange tout le temps, Geoffroy qui a un père qui lui achète tout ce qu'il veut, Agnan, sur qui on ne peut pas taper parce qu'il porte des lunettes, Marie-Edwige, la seule fille, etc. Dans son univers il y a aussi des adultes : ses parents, sa maîtresse « qui est chouette », le Bouillon, le surveillant pas coton, et d'autres encore. Un peu maladroit, un peu chahuteur, mais avec un coeur gros comme ça, Nicolas dit dans le film pourquoi il ne sait pas encore ce qu'il fera plus tard : « c'est parce que ma vie, elle est chouette ».

Cette année, en 2009, on fête le 50ème anniversaire de sa création, mais il reste le même bambin un peu turbulent et attachant.

Biographie de JEAN-JACQUES SEMPÉ

« Quand j'étais gosse, le chahut était ma seule distraction ».

Sempé est né le 17 août 1932 à Bordeaux. Etudes plutôt mauvaises, renvoyé pour indiscipline du Collège moderne de Bordeaux, il se lance dans la vie active : homme à tout faire chez un courtier en vin, moniteur de colonies de vacances, garçon de bureau... A dix-huit ans, il devance l'appel et vient à Paris. Il écume les salles de rédaction et, en 1951, il vend à *Sud-Ouest* son premier dessin. Sa rencontre avec Goscinny coïncide avec les débuts d'une fulgurante carrière de « dessinateur de presse ». Avec *Le Petit Nicolas*, il campe une inoubliable galerie de portraits d'enfants et d'adultes qui font partie de notre histoire, collective et individuelle. Tout en continuant à dessiner les aventures du petit écolier, il débute à *Paris Match* en 1956 et collabore à de très nombreuses revues. Son premier album de dessins paraît en 1962 : *Rien n'est simple*. Une trentaine suivront (Denoël, Gallimard), chefs-d'oeuvre d'humour qui parlent de nous avec tendresse et ironie. De nous et du monde. Créateur de *Marcellin Caillou*, de *Raoul Taburin*, ou encore de *Monsieur Lambert*, son talent d'observateur en font depuis quarante ans l'un des plus grands dessinateurs français. Outre ses propres albums, il a illustré *Catherine Certitude* de Patrick Modiano ou encore *L'histoire de Monsieur Sommer* de Patrick Süskind. Sempé est l'un des rares dessinateurs français à illustrer les couvertures du très prestigieux *New Yorker*, et aujourd'hui, il fait sourire des milliers de lecteurs chaque semaine dans *Paris Match*.

Biographie de RENÉ GOSCINNY

« Je suis né le 14 août 1926 à Paris et me suis mis à grandir aussitôt après. Le lendemain, c'était le 15 août et nous ne sommes pas sortis ».

La famille Goscinny émigre en Argentine. Le jeune René fera toute sa scolarité au Collège français de Buenos Aires : « J'étais en classe un véritable guignol. Comme j'étais aussi plutôt bon élève, on ne me renvoyait pas ». Mais c'est à New York qu'il débute sa carrière. Rentré en France au début des années 50, il donne naissance à toute une série de héros dont la plupart deviendront cultes. Goscinny imagine les aventures du *Petit Nicolas* avec Jean-Jacques Sempé, puis, avec Albert Uderzo, il crée *Astérix*. Le succès du petit gaulois sera phénoménal. Traduites en 130 langues

et dialectes, les aventures d'Astérix font partie des oeuvres les plus lues dans le monde. Auteur prolifique, il réalise en même temps *Lucky Luke* avec Morris, *Iznogoud* avec Tabary, *les Dingodossiers* avec Gotlib...

A la tête du journal *Pilote*, il révolutionne la bande dessinée, l'érigeant au rang de « 9ème Art ». Le 5 novembre 1977, René Goscinny meurt à l'âge de 51 ans. Hergé déclare : « Tintin s'incline devant Astérix ». Ses héros lui ont survécu et nombre de ses formules sont passées dans notre langage quotidien : « tirer plus vite que son ombre », « devenir calife à la place du calife », « être tombé dedans quand on était petit », « trouver la potion magique », « ils sont fous ces romains » ... Mais c'est avec *Le Petit Nicolas* que Goscinny donne toute la mesure de son talent d'écrivain. Peut-être est-ce cela qui lui fera dire, « j'ai une tendresse toute particulière pour ce personnage. »

LISTE ARTISTIQUE

La Mère de Nicolas	Valérie LEMERCIER
Le Père de Nicolas	Kad MERAD
La Maîtresse	Sandrine KIBERLAIN
Le Bouillon	François-Xavier DEMAISON
Le Directeur	Michel DUCHAUSSOY
M. Moucheboume	Daniel PRÉVOST
Le Ministre	Michel GALABRU
Mlle Navarrin	Anémone
Blédurt	François DAMIENS
La Fleuriste	Louise BOURGOIN
Nicolas	Maxime GODART
Alceste	Vincent CLAUDE
Geoffroy	Charles VAILLANT
Clotaire	Victor CARLES
Eudes	Benjamin AVERTY
Rufus	Germain PETIT DAMICO
Agnan	Damien FERDEL
Joachim	Virgile TIRARD

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Laurent Tirard
Scénario et adaptation	Laurent Tirard Grégoire Vigneron
Conseil au scénario	Anne Goscinny
Dialogues	Laurent Tirard Grégoire Vigneron Alain Chabat
Œuvre originale	<i>Le Petit Nicolas</i> , d'après l'œuvre de René Goscinny et Jean-Jacques Sempé
Image	Denis Rouden, AFC
Montage	Valérie Deseine
Photographe de plateau	Thierry Valletoux
Son	Ricardo Castro Paul Heymans
Mixage	Thomas Gauder
Décors	Françoise Dupertuis
Costumes	Pierre-Jean Larroque
Assistant mise en scène	Alan Corno
Casting	Agathe Hassenforder, Arda Gérard Moulévrier, Arda
Musique Originale	Klaus Badelt
Chanson du générique de fin	<i>On est pas à une bêtise près</i> interprétée par Renan Luce (Paroles et Musique : Renan Luce) © Les Éditions Repenties Universal Music Publishing SAS p2009 Barclay, un label Universal Music France Avec l'autorisation de Universal Music Vision
Directeur de production	Sylvestre Guarino
Productrice Exécutive	Christine de Jekel
Produit par	Olivier Delbosc Marc Missonnier – Fidélité Films
Coproduit par	IMAV - Wild Bunch - M6 Films - Mandarin Films Scope Pictures
Avec la participation de	Orange Cinéma Séries M6 et de la Région Wallonne
Ventes Internationales	Wild Bunch

**Rencontre avec
RENAN LUCE
Auteur / compositeur / interprète de *On est pas à une bêtise près***

Quels sont vos liens avec Le Petit Nicolas ? Est-ce un personnage qui a marqué votre enfance ?

Enfant, je me souviens avoir dévoré les aventures burlesques du *Petit Nicolas*. Je devais sans doute m'y retrouver, comme chaque enfant, même si quelques générations séparent les premiers lecteurs du *Petit Nicolas* des plus jeunes.

Y a-t-il des résonances entre votre univers et celui du Petit Nicolas ?

C'est vrai que j'évoque souvent l'enfance dans mes chansons, et dans ce domaine, il y a peu d'oeuvres qui ont su, comme *Le Petit Nicolas* traduire la petite folie et la poésie des enfants. Ma vision de l'enfance est vraiment marquée par celle de **Sempé** et **Goscinny**.

Qu'y a-t-il de particulier à créer une chanson pour un film ? Est-ce la première fois que vous collaborez à un tel projet ?

L'univers du *Petit Nicolas* fait tellement écho en moi à de nombreux souvenirs que c'est agréable de s'y replonger pour en faire une chanson. Récemment, en restant dans le monde de l'enfance, j'ai écrit un générique pour une série animée.

La chanson que vous avez composée et écrite s'appelle ; On est pas à une bêtise près - est-ce que ce titre résume bien l'ambiance du film selon vous ?

On retrouve vraiment dans le film la petite bulle insouciance de l'enfance que le livre exprime si bien. Et les bêtises sont souvent l'expression la plus touchante de cette insouciance. Et puis c'est vrai qu'on est pas à une bêtise près...

Dans quel personnage de la bande du Petit Nicolas vous reconnaissez-vous ?

J'adore Djodjo, le petit anglais qui débarque un jour dans la classe du Petit Nicolas. Hyper fort en boxe, le gars. Vachement chouette !